

Les grandes voix du Québec

Renée Maheu, C.M.

Numéro 35, automne 1993

Que le spectacle commence!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Maheu, R. (1993). Les grandes voix du Québec. *Cap-aux-Diamants*, (35), 10–14.

LES GRANDES VOIX DU QUÉBEC

Le chant occupe une place très importante dans la culture québécoise. Depuis la cantatrice Emma Albani, la province a produit de nombreuses voix qui ont été applaudies sur les plus grandes scènes du monde.

par Renée Maheu C.M.

LE QUÉBEC A VRAIMENT ÉTÉ UNE PÉPINIÈRE DE chanteurs, de grandes voix pour les scènes internationales. Il y a toujours eu au Québec et même au Canada anglais, il ne faut pas l'oublier, le chant d'église. Les voix que l'on a découvertes



Née à Chambly vers 1847, Marie-Louise-Cécile-Emma Lajeunesse dite Albani a été la première grande diva du Canada français. (Henry J. Morgan. «Types of Canadian Women Past and Present», Toronto, 1903).

teurs amateurs, il y avait toujours des maîtres de chapelle qui avaient reçu une formation professionnelle. Ils savaient lire la musique. On leur avait enseigné le solfège alors qu'ils étaient très jeunes. Le premier enseignement au Québec et ce, depuis le début de la colonisation, s'est fait avec le chant grégorien et à travers la tradition orale. Les Canadiens chantaient avec ferveur les chansons venues de France et, par la suite, d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse. Voilà donc la base, le terreau, le patrimoine sonore qui est le nôtre.

Malheureusement, du Régime français, la tradition n'a retenu aucun chanteur de grande envergure. On chantait dans les églises, dans les familles, dans les salons de la petite noblesse et de la bourgeoisie de la Nouvelle-France, qui s'inspirait sans doute du style de vie que l'on menait à Versailles à cette époque. Il ne faut pas oublier les tabous qui voulaient que la vie sur les planches ait mauvaise réputation; on la percevait comme une vie de perdition, associée aux bohémiens et aux itinérants. Dans l'histoire de la musique au Canada, le premier théâtre remonterait au Régime anglais dans la ville de Québec, peu de temps après la Conquête, vers 1783, puis Montréal et Halifax eurent les leurs. On faisait un peu de tout, aussi bien des textes parlés que chantés, des numéros de cirque, de la comédie... Et le premier spectacle lyrique remonte aussi à cette époque et fut écrit par un musicien d'origine britannique qui composait de la musique militaire. Québec était alors la grande capitale. Le clergé de la ville de Québec interdisait d'assister à ces spectacles. Le goût du spectacle nous est venu des immigrants anglophones. Il y avait beaucoup de chanteurs itinérants et, très rapidement, des troupes étrangères sont venues en provenance des États-Unis et d'Europe. Les troupes européennes faisaient des tournées aux États-Unis et passaient par Halifax, Québec et plus tard Toronto. Bien que de grands chanteurs soient venus à Montréal, telle Adelina Patti, on peut dire que la première qui ait fait sa marque dans l'histoire de la musique au Canada, c'est Emma Albani.

ont toutes la même histoire: au départ, on voit un petit garçon qui chante à l'église dans le chœur d'enfants, chez qui l'on découvre une voix, une belle voix, et puis, très souvent la voix se transforme à la mue et, à ce moment-là, on sait si ce garçon a un potentiel. Parmi ces chan-

Une pionnière: Emma Lajeunesse dite l'Albani

Le père, musicien, a tout de suite vu les dons exceptionnels de sa fille et a favorisé ses études. Très jeune, elle a chanté à Montréal, y faisant ses débuts à l'âge de sept ans. On la voyait comme un phénomène, une enfant prodige à vrai dire. Mais le Québec, à ce moment-là, n'avait rien à lui offrir que de chanter occasionnellement dans des soirées de charité, des événements sociaux ou religieux. Alors elle est partie aux États-Unis à Albany (New York) pour y poursuivre ses études. Emma était ambitieuse, disposition normale chez tout artiste voulant perfectionner son art. Elle rêvait d'aller étudier en Europe, mais ses moyens financiers ne le lui permettaient pas. Il n'y avait pas de bourses à l'époque. Des citoyens de la ville d'Albany se sont alors cotisés pour lui donner une somme d'argent lui permettant de réaliser son rêve.

Après des études de chant avec Duprez et d'orgue avec Benoist à Paris, et Francesco Lamperti à Milan, elle commence à faire carrière en Sicile au Teatro Vittorio Emanuel de Messina en 1870 et c'est à ce moment-là qu'elle change son nom d'Emma Lajeunesse pour celui d'Emma Albani. Certains ont dit que ce nom venait d'une famille aristocratique disparue, mais cette famille n'est pas disparue, on retrouve encore des descendants du prince Albani à Malte.

En Europe, elle devient vite une célébrité. Les gens du Québec l'apprennent par la voie des journaux et par l'entremise de Canadiens, quelques privilégiés et diplomates qui voyageaient à ce moment-là. Elle a fait surtout carrière à Londres à Covent Garden mais aussi à travers toute l'Europe. Elle a chanté à Saint-Petersbourg, Berlin, Milan, New York, etc. Quand elle est revenue en 1883 au Canada pour s'y produire, après vingt ans d'absence, sa réputation l'avait précédée, 10 000 personnes l'attendaient triomphalement à la gare Windsor de Montréal. Guillaume Couture lui fit des critiques sensationnelles dans le journal *La Minerve*. Elle était la gloire du Canada français. Elle est revenue plus tard soit en 1890 pour chanter au bénéfice de l'Hôpital Notre-Dame de Montréal où 6 000 personnes l'acclamèrent à la patinoire Victoria. Parmi les plus grands rôles de son répertoire, on cite Isolde, Violetta, Lucia, Desdemona, Juliette, Elsa, Senta, etc. Elle fut honorée par George V, «Dame Commander of the British Empire».

Une sœur de mon père, Jeanne Antil-Giroux, qui à l'âge de dix-huit ans (elle venait de terminer ses études chez les ursulines), a entendu Emma Albani dans son récital d'adieu au Manège militaire de Québec en 1906, me racontait qu'Albani chantait toujours en bis *Souvenirs du jeune âge*.



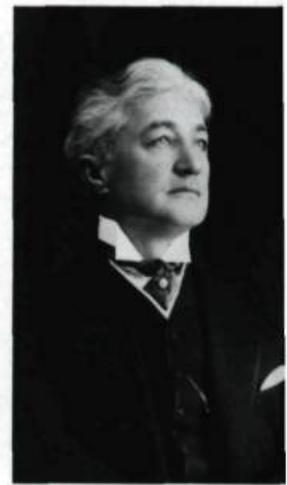
«Madame Albani» (1847-1930). Selon le musicologue Gilles Potvin, au moment où Albani fait ses adieux à la scène en 1896, elle a chanté 43 premiers rôles des répertoires français, italien et allemand, notamment ceux de Wagner. (Carte postale photographique de Con. Art Post Card Co. Collection Yves Beauregard).

Les gens pleuraient dans la salle. Elle chantait avec *obligato* de violon. Les chroniqueurs de l'époque ont écrit que c'était un événement empreint d'une très grande émotion. Les Québécois aiment les grandes voix et la musique, je crois que c'est notre côté latin.

Pourquoi y a-t-il tant de grandes voix ici? Cela vient peut-être du climat. À ce propos, le professeur Tomatis parlait du phénomène des caps de Québec pour les ténors de cette ville, fait difficile à expliquer... Le Québécois aime chanter. Dans les collèges classiques d'autrefois, on cultivait cet art de même que dans les couvents.

Quelques professeurs

Beaucoup de Québécois ambitionnaient de se faire connaître à l'étranger, de travailler hors frontières. Outre Emma Albani, le ténor Rodolphe Plamondon fit lui aussi une très grande carrière. Nous en possédons peu d'enregistrements et ils remontent vers la fin de sa carrière. Toutefois, on constate qu'il avait une grande classe et une fière allure. Originaire de Montréal, il s'est produit au début comme violoncelliste concertiste. Il a fait par la suite une grande carrière de chanteur d'oratorio et de récital. Il a chanté pour le roi d'Espagne et il fut le premier Canadien à chanter à l'Opéra de Paris (1908). Une musicologue de Genève me racontait qu'en 1917, elle avait entendu Rodolphe Plamondon, au Grand Théâtre de Genève dans *Castor et Pollux* (rôle de Castor)



Paul Dufault (1872-1930), né à Sainte-Hélène-de-Bagot, a été l'un des plus grands ténors québécois. Il a chanté au Canada, aux États-Unis, en Europe, en Chine et au Japon. (Carte postale photographique. Collection Yves Beauregard).

de J.-P. Rameau avec la troupe de l'Opéra de Paris. Jacques Roucher en était le directeur et il avait engagé Plamondon pour chanter les œuvres de J.-P. Rameau dont *Hippolyte* et *Aricie*. Elle me disait qu'il possédait un art du chant exceptionnel. Éblouie, elle est allée le rencontrer après le spectacle et lui a demandé s'il pouvait lui donner des cours de chant!... Plamondon a fait une très grande carrière mais il a dû revenir au Canada à cause de la Première Guerre mondiale.



Une classe du professeur Émile Larochelle à Québec en 1927-1928. Raoul Jobin y suivra des cours avant son départ pour Paris où il va parfaire sa formation.
(Archives de l'auteur).



Léopold Simoneau dans le rôle de «Don Ottavio» de «Don Juan» de Mozart en 1951.
(Photo: Argus Mc Bean).

Après son retour au pays, Plamondon transmet son art du chant à une autre génération de chanteurs. Salvator Issaurel, un Français d'origine, enseigne dans les mêmes années et c'est lui qui a formé Léopold Simoneau. Ces maîtres apportaient un enseignement de l'École de chant français, du beau style français.

D'autres professeurs sont venus d'Europe; certains se sont établis ici comme réfugiés après la

dernière guerre tel le pianiste John Newmark qui a fait découvrir à toute une génération de chanteurs le lied allemand. Il faut se rappeler qu'avant la Deuxième Guerre mondiale tous chantaient dans leur langue maternelle soit le français ou l'anglais. La tradition française prévalait au Québec. L'enseignement du chant se donnait à Montréal et à Québec dans les studios privés. François-Xavier Mercier dirigeait une école de chant à Québec avec son épouse, une cantatrice lyonnaise, Isa Jeynevald-Besson. Il y avait aussi Émile Larochelle qui avait étudié à Paris et le studio de Berthe Roy. Raoul Jobin, Léopold Simoneau et Richard Verreau reçurent leurs premières notions de chant avec Émile Larochelle. Les professeurs faisaient annuellement des auditions de leurs meilleurs élèves. C'était une rivalité stimulante.

Et puis il y eut des professeurs italiens qui sont venus après-guerre au Conservatoire de Montréal grâce à Wilfrid Pelletier. Nos chanteurs anglophones qui voulaient faire carrière allaient vers les États-Unis tandis que les Canadiens français se tournaient du côté de la France. L'anglophone Edward Johnson, originaire de Guelph, a étudié en Italie. Il a même fait la création de *Parsifal* en 1914, en italien, à la Scala de Milan sous le nom d'Edoardo di Giovanni.

La Première Guerre mondiale a interrompu la carrière en Europe de notre deuxième vague de chanteurs à s'y rendre à la suite d'Albani; on peut nommer: Rodolphe Plamondon, Béatrice LaPalme, Louise Edvina, Pauline Donald, Edward Johnson, etc. Raoul Jobin, de la troisième vague, a vu sa carrière interrompue par la Deuxième Guerre. En 1928, quand Jobin est parti étudier en Europe, plusieurs chanteurs l'avaient déjà précédé après la guerre de 1914-1918, tels Lionel Daunais et le ténor Paul Dufault qui a aussi étudié à Montréal et à Boston. Ils rêvaient tous de carrière internationale. Le professeur de chant était un homme de culture, il apportait une richesse intellectuelle à ses élèves. Lorsque Léopold Simoneau parle de Salvator Issaurel, de tout ce qu'il lui a apporté, c'est fascinant. C'était cela un maître. Il y avait vraiment de grands maîtres à Québec et à Montréal. Aujourd'hui, il n'y a plus vraiment d'école de chant, tout le monde chante de la même manière, que ce soit en Amérique ou en Europe. Les écoles nationales sont en voie de disparition, les styles s'estompent.

À l'Université Laval, c'est peut-être ce qui se fait de mieux au Québec actuellement. La ville de Québec a toujours produit de bons chanteurs et des familles de musiciens, comme les Létourneau, les Bélanger, les Magnan, les Bernier, et celle des grands organistes Gagnon. Ernest Gagnon fut le premier grand chercheur de notre tradition orale, le pionnier du patrimoine sonore.

Jobin, Simoneau, Verreau

Espacés sur trois décennies, les trois plus grands ténors de Québec sont Raoul Jobin, Léopold Simoneau et Richard Verreau. Dès qu'il eut terminé ses études classiques au Petit Séminaire de Québec, Léopold Simoneau est venu à Montréal pour étudier avec le professeur Salvator Issaurel. Quant à Raoul Jobin, lorsque sa carrière européenne fut interrompue par la Deuxième Guerre mondiale, il entreprit une deuxième carrière nord-américaine et sud-américaine. À Buenos Aires on le surnommait le «Caruso du Canada» quand il chantait au Teatro Colon. Il avait une voix très claironnante. Quand je me suis rendue en Argentine pour mes recherches, on s'en souvenait encore. Il chantait le répertoire français au Teatro Colon qui était alors le plus grand théâtre au monde durant cette période de guerre — la Scala de Milan ayant été bombardée. Le Teatro Colon recevait à cette époque les grands chefs d'orchestre allemands, français et italiens réfugiés en Amérique.

Jobin est très connu là-bas. Les Sud-Américains écrivaient son prénom en espagnol: Raúl. Il y a laissé de très bons souvenirs. On le comparait facilement à Georges Thill qui l'y avait précédé. Après la guerre, il est retourné à l'Opéra de Paris et ce furent les grands triomphes de sa fin de carrière.

Le grand mozartien Léopold Simoneau appartient à la génération immédiate d'après-guerre, avec Georges London qui était une basse montréalaise d'origine juive-russe. Immédiatement après Simoneau, suit la génération des Richard Verreau, des Torontois Jon Vickers et Louis Marshall, Maureen Forrester, Joseph Rouleau, Robert Savoie, André Turp, Louis Quilico, Jean-Pierre Hurteau, etc. Plusieurs chanteurs ont fait un début de grande carrière qui durait à peu près une dizaine d'années, et puis ils y renoncèrent. L'obligation de voyager sans cesse, de vivre dans ses valises et l'absence de vie de famille en amenaient plusieurs à abandonner la carrière et à s'installer comme professeur, tout en continuant à chanter ici et là.

Avant l'avènement de la radio et de la télévision, ce fut l'époque des Variétés Lyriques, de l'opérette. Le public était friand de spectacles. Un phénomène à signaler: les opéras du Metropolitan Opera de New York sont retransmis ici par la radio depuis le début des années 1930. Ces radiodiffusions étaient très appréciées des Québécois qui découvraient l'opéra, et elles sont toujours à la programmation de la radio d'État. Dans ces années, Wilfrid Pelletier avait organisé un concours radiodiffusé à travers les États-Unis et le Canada tous les dimanches après-midi, les «Metropolitan Auditions of the Air». Plusieurs chanteurs canadiens tentèrent leur chance aux

côtés des chanteurs américains. Certains ont été retenus. C'est ainsi que Pierrette Alarie fit ses débuts au MET dans le rôle d'Oscar du *Ballo in maschera* de Verdi avec Bruno Walter. Puis elle a chanté Olympia des *Contes* d'Hoffmann avec Jobin alors que Wilfrid Pelletier dirigeait l'orchestre. C'était en 1946.



La carrière de chanteur aujourd'hui

Il y a de nos jours une compétition internationale féroce. Avec l'avènement du disque et l'apparition des médias électroniques, c'est devenu vraiment une jungle sans nom. La compétition est aussi vive que dans le sport! Un chanteur doit avoir beaucoup d'argent pour démarrer une carrière. Il faut qu'il trouve un agent, qu'il puisse endisquer afin d'avoir une carte de visite. Il faut qu'il puisse faire des auditions à travers le monde et prenne sa carrière en main comme un homme d'affaires. Autrefois, ce n'était pas ainsi.

Aujourd'hui le jeune chanteur se brûle très vite. Justement parce qu'on lui demande de chanter plus souvent et des rôles trop forts pour ses moyens. Pensons par exemple à Cecilia Bartoli, une jeune et belle artiste italienne qui est montée en flèche. Elle a vingt-quatre ou vingt-cinq ans maintenant, mais elle est sage parce qu'elle a des parents qui sont du métier et peuvent la conseiller. Elle n'accepte pas tout ce que l'on lui propose.

La vie est plus exigeante de nos jours, alors qu'autrefois on traversait en Europe en bateau..., et que l'on prenait le temps... Il y avait des écoles, et puis des échelons à grimper. Aujourd'hui, il n'y a plus d'écoles spécifiques. On constate une uniformisation des styles qui est déplorable. C'est pour cela qu'il y a un tel engouement maintenant pour les chanteurs d'autrefois qui appar-

Raoul Jobin participe à l'émission radiophonique «Standard Hour», le 7 octobre 1949. (Photo: Jon Brenneis).

tenaient à des écoles dites nationales selon les cultures et la langue. Les Italiens chantaient avec un beau style de bel canto, les Français mettaient en valeur le style français où l'on ne perdait pas une parole, les Allemands défendaient l'opéra allemand et les lieder. On retrouve ces écoles de style grâce aux repiquages sur disques compacts.

Chanteuse, puis musicologue

Voilà tout l'intérêt des collections d'archives. Je rejoins le travail des historiens en relevant ce qu'on a produit de mieux. Je pense qu'il ne faut pas oublier les voix d'hier car le passé nous sert à éviter les erreurs et à mieux construire l'avenir.

J'ai toujours été fascinée par l'histoire. Je voulais faire de la médecine mais ma famille s'y est opposée. J'étais la fille d'un père musicien qui était chimiste et mathématicien. Comme musicien amateur, il faisait partie de l'Orchestre symphonique de Québec comme bassoniste. Alors depuis ma toute petite enfance, j'ai été imprégnée par la musique classique et le chant. Mes premières leçons de solfège me furent données par Robert Talbot, alors que j'avais 7 ou 8 ans. J'ai poursuivi ensuite chez les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame à Bellevue. J'ai commencé très jeune à chanter. Je n'osais jamais parler de faire une carrière, de peur d'être mise au ban de la famille... Alors j'ai repris le chant après un mariage. Au début je ne pensais pas du tout à la carrière: je retournais à mes amours de jeunesse. Puis j'ai été prise dans l'engrenage. J'ai retrouvé François Bernier qui était un vieux copain d'enfance et qui m'a dit: «Il faut absolument que je te fasse chanter». Alors là, j'ai chanté *La Création* de Haydn avec l'Orchestre symphonique de Québec au théâtre Capitol, en 1959. D'une chose à l'autre, j'ai été intéressée par la musique du XVIII^e siècle français. C'est ainsi que j'ai connu les réalisations de Renée Viollier à travers Norbert Dufourcq qui donnait des cours de musicologie au camp des Jeunesses musicales à Orford. Alors j'ai obtenu une bourse

du Conseil des arts du Canada en 1965 pour me spécialiser en art vocal du XVIII^e siècle français. Et puis, mon Dieu! j'ai fait quelques créations de Nicolas Bernier, Joseph Bodin de Boismortier et de Michel de Monteclair avec Kenneth Gilbert à Radio-Canada. J'étais déjà orientée vers le passé, les chansons et les airs de cour, la musique des XVII^e et XVIII^e siècles français: c'était un goût naturel. J'ai découvert ce vaste répertoire au Conservatoire de Paris et dans la classe de Norbert Dufourcq. J'ai beaucoup chanté ce répertoire en France alors que ce n'était pas encore la mode! J'étais un petit peu en avant de mon temps... Puis, je suis partie en Italie. Je voulais chanter Monteverdi et découvrir un autre monde: celui de la musique de la Renaissance italienne. Malheureusement, j'ai eu à ce moment-là un très grave accident en Yougoslavie. Un accident tout à fait bête, comme le sont tous les accidents. J'ai reçu un bloc de neige sur la tête: fracture de la colonne, fracture des deux jambes, presque impotente, 30% d'invalidité permanente. Alors j'ai dû renoncer à la carrière lyrique. J'ai essayé, par la suite, de reprendre le chant mais je n'avais plus les moyens physiques. Le chant est exigeant — de la respiration au tonus musculaire, — et il faut se tenir debout sur ses jambes! Alors je me suis orientée vers le journalisme, la critique musicale et, finalement, d'une chose à l'autre, à la rédaction de biographies de nos grands chanteurs d'hier et d'avant-hier, mes études de musicologie m'y ayant bien préparée.

Mon souhait le plus cher est de secouer une indifférence à l'égard de notre patrimoine avant que les firmes étrangères s'y intéressent. D'ailleurs, elles ont déjà commencé à rééditer nos grandes voix. Je le répète, notre patrimoine sonore est en péril. ♦

Propos recueillis par Yves Beauregard à Montréal le 15 juin 1993.

Renée Maheu C.M. est musicologue, journaliste, critique, auteur de nombreuses recherches sur les grandes voix du Québec et des biographies de Raoul Jobin, Pierrette Alarie et Léopold Simoneau.



Procure Générale de Musique

• MUSIQUE ÉCRITE • RÉPERTOIRE CLASSIQUE ET POPULAIRE •
MATÉRIEL D'ENSEIGNEMENT MUSICAL
SERVICE POSTAL

101, rue Saint-André Québec (Québec) G1K 3Y3 (418) 692-1193